

Sommaire :

- Éditorial p.1
- La Caserne Jeanne d'Arc p.1
- Histoires de Cloches p.2
- Chemin faisant : la rue Jeanne d'Arc p.3
- Jadis / maintenant : rue Jeanne d'Arc p.4

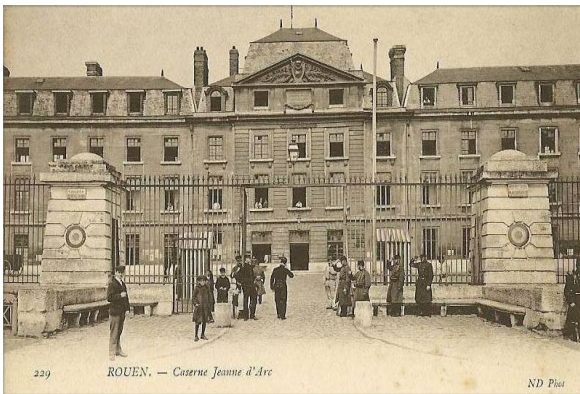
Éditorial

Bonjour à tous !

Voici le troisième numéro du journal de l'association, « A dire et A Savoir ». P'tit Pat Rouennais a eu l'idée, pour ce nouveau numéro, de le consacrer entièrement à Jeanne d'Arc, dont les fêtes seront célébrées en juin. En effet, la Pucelle a fortement marqué l'histoire de notre ville et son nom est bien ancré dans la toponymie rouennaise.

Bonne lecture !

La Caserne Jeanne d'Arc



Lorsqu'en 1772 l'intendant de Crosne augmente la garnison pour mieux assurer la sécurité de la ville, se pose alors le problème de l'hébergement des troupes. Après l'achat, rive gauche, de l'ancien grenier à sel qui s'avère être un mauvais choix du fait d'un terrain soumis aux crues et rendant les liaisons entre les deux rives aléatoires, l'emplacement du Pré aux Loups, bien que marécageux, semble plus judicieux. Dans ce quartier à l'est de la cité, où habite une population ouvrière pauvre, les travaux de construction débutent en 1776. La nouvelle caserne Martainville deviendra pourtant rapidement insuffisante, et elle devra être agrandie entre 1785

et 1790 avec l'édification aux extrémités de deux pavillons. L'imposante façade de pierre, classique, majestueuse et sobre à la fois, est couronnée par un fronton aux armes des rois de France. Du au rouennais Marin-Nicolas Jadoulle, on peut lire sur ce dernier "LUDOVICUS XVI ANNO DOMINI MDCCLXXVI" (1776). Les bâtiments sont marqués par quatre préceptes essentiels : fonctionnalité, régularité, luminosité, salubrité, avec de larges espaces de circulation et un monumental escalier de prestige.

972 soldats pour seulement 324 lits avec une chambre pour 10 impliquent une vie quotidienne très spartiate, et malgré l'installation de couchettes individuelles, le confort ne s'améliore guère. Les locaux deviennent même insuffisants et le logement dans les établissements religieux s'avère courant. Placée sous le patronage de Jeanne d'Arc, une extension significative sera opérée en 1886 et, outre les chambres, la caserne comprendra alors des cuisines, une infirmerie, une prison, un gymnase et des magasins. Soumise à

l'occupation pendant la seconde guerre mondiale, les Allemands y interneront les prisonniers britanniques et des croix rouges seront peintes sur les toits pour signaler aux avions ennemis, la présence de blessés et de prisonniers. Elle sera ainsi épargnée par les bombes alliées et deviendra à la libération un centre de formation de jeunes recrues, et de rapatriement pour prisonniers et déportés.

La fin de la vocation militaire de l'édifice a sonné et elle est alors investie par des services administratifs. L'inscription en 1948 à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques des façades, toitures et guérites d'entrée, lui évitera la démolition envisagée par l'armée, et la ville la rachètera en 1968. En décembre 1984, le Conseil Régional prendra possession des locaux dont seules les façades et toitures seront conservées. Quant au fossé drainant, longeant le boulevard Gambetta, il sera découvert et mis en valeur avant que de nouveaux travaux d'extension et de restructuration donnent à l'ensemble son aspect actuel.



Histoires de Cloches

Chez les catholiques, les cloches cessent de sonner à partir du « Jeudi Saint » précédant Pâques et on les entend à nouveau à la fin de la veillée, juste avant le jour de Pâques proprement dit. Entre deux, elles seraient parties à Rome pour revenir dans la nuit, chargées d'œufs en chocolat qu'elles déversent dans les jardins pour le plus grand bonheur des enfants. A Rouen, « la ville aux cent clochers carillonnant dans l'air », selon Victor Hugo, cette symbolique est encore plus vraie qu'ailleurs mais l'histoire des cloches est plus prosaïque.



Gros Léon

Deux grosses cloches ont occupé le campanile du bâtiment « de l'horloge » de l'Hôtel Dieu.

Sur l'une, fondue en 1682, on peut lire : « chaque fois que je sonne, ... j'avertis que l'on donne ... Son esprit et son Cœur ... à Jésus, son sauveur ». D'un poids d'environ 160 kg, elle sonne à l'aide d'un marteau extérieur. Elle est ornée de fleurs de lys et représente de profil, la sainte Madeleine, qui étire sa longue chevelure. La seconde est de 1679 et d'un poids équivalent. Les inscriptions rappellent les personnages qui ont présidé à sa naissance, à savoir le Révérend Père Nicolas Brice qui l'a bénite et la femme d'un conseiller du roi : « J'ai été nommée Sainte Suzanne Henriette ». Une vierge à l'enfant est représentée, ainsi que trois couronnes royales dans un médaillon. Enfin, une mention concerne le fondeur : « Malherbe me fit ».

Au Moyen Age, depuis le ^{xiii}^e siècle, accompagnée des tinterelles, la pacifique Cache-Ribaud donnait l'heure à la population et sonnait le soir à 21 heures pour le couvre-feu. En l'entendant, les Rouennais savaient que les mauvais sujets, les « ribauds », allaient profiter de la nuit pour commettre leurs larcins et se cacher, d'où son nom de Cache-Ribaud. Sa soeur, la Rouvel, sonnait le tocsin dans des moments dramatiques, incendies ou émeutes comme l'appel à la révolte de la Harelle en 1382. Il semblerait que la cloche ait connu des problèmes de livraison et que sa valeur aurait été payée aux représentants du roi. Dès lors, il y avait peu à faire pour l'appeler « cloche d'argent », ce qui fut fait, une autre explication étant qu'elle contient de l'étain et aurait coûté très cher aux Rouennais.

A la Cathédrale, la cloche Jeanne d'Arc d'un poids de 20 tonnes fut installée le 22 avril 1920. La

cérémonie inaugurale donna lieu à un épisode cocasse. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui devait bénir la Jeanne, arriva avec deux heures de retard. Il s'était tout simplement endormi dans le train et réveillé à Yvetot.

Le Gros Léon est un bourdon de plus de 6 tonnes fondu en 1892. Il devait initialement être placé dans le clocher de la Basilique de Bonsecours, mais on s'aperçut qu'il était trop gros et trop lourd pour être supporté par le clocher. Il fût donc installé à l'extérieur dans une cage. Gravé sur son pourtour, on peut lire : « Je me nomme Léon. J'ai été donné en l'honneur de Notre-Dame de Bonsecours, pour perpétuer le souvenir de Monseigneur Thomas, archevêque de Rouen, qui a fait élever dans cette paroisse le monument à Jeanne d'Arc ». Restauré fin 2007, Gros Léon est revenu à Bonsecours le 23 janvier 2008 et a sonné de nouveau lors de l'inauguration du nouveau Casino.

Chemin faisant : La rue Jeanne d'Arc

La rue Jeanne d'Arc est une artère qui aura connu beaucoup de vicissitudes depuis son ouverture en 1859, sous le nom de rue de l'Impératrice. Le tracé prévu initialement suivant l'axe des rues de la Vicomté, Ecuyère, Dinanderie et du Moulinet ayant été abandonné, il fallait se résoudre à beaucoup détruire avant de reconstruire. Dès 1861, l'église Saint-André-aux-Fèvres est rasée, à l'exception de la tour. Un sort semblable attend l'église Saint-Martin-sur-Renelle, la même année, dans un quartier de tanneurs aux ruelles tortueuses et nauséabondes. Une maison dotée d'une belle façade Renaissance, située 115 - 117 rue du Gros Horloge, est aussi détruite ; de même, une autre maison, dite "de Diane de Poitiers", est démontée et réinstallée quelques années plus tard dans le square créé au pied de la tour Saint-André. Heureusement, d'autres créations et reconstructions vont bientôt combler l'immense vide laissé. Le square Solférino (Verdrel aujourd'hui) voit le jour en 1863, et les chantiers se succèdent jusqu'en 1887, mais sans aller au-delà des boulevards. C'est à ce niveau que se termine la rue qui prendra son nom actuel en 1870, là où trônait la statue d'Armand Carrel, journaliste rouennais, célèbre opposant à Thiers.

Tout au long d'un parcours sud-nord, les rouennais pouvaient ou peuvent admirer entre autres, de la Seine à la rue du Gros Horloge : le Théâtre des Arts, dont les travaux allaient sacrifier une belle maison en 1956 ; la superbe maison de l'architecte Charles Fleury, malheureusement bombardée et détruite en 1944 ; les belles façades déplacées de la cour du Musée des Antiquités et remontées à côté de celle de "Diane de Poitiers", en 1935. Situées jadis 26 rue Damiette et 1 rue du Bon Espoir, elles seront incendiées lors de la "semaine rouge" (30 mai au 5 juin 1944), ainsi que le syndicat d'initiative installé depuis 1932. Pendant cet épisode tragique, des dégâts

considérables seront occasionnés par les bombes de 500 à 2000 kg larguées par la force anglo-américaine, entre les rues Grand Pont et Jeanne d'Arc. L'église Saint-Vincent sera gravement endommagée (mais pas au point d'être réduite à néant volontairement quelques années plus tard), la maison natale de Boieldieu disparaîtra, ainsi que les immeubles du cinéma "l'Eden" et du Crédit Lyonnais. Dans l'abri en sous-sol de ce dernier, 15 personnes réfugiées trouvaient la mort. De la rue du Gros Horloge jusqu'à la gare SNCF, nous pouvons remarquer cette fois-ci, entre autres : l'Hôtel de la Poste où cohabitent agréablement les styles Art Nouveau et régionaliste, qui accueillait des présentations de mode dans les années 1950. L'immeuble de la Poste, mis en service en 1950 après une longue interruption des travaux depuis 1938, succédant à celui de 1863 et agrandi en 1906. L'entrée du Musée de la Céramique, dont le portail est orné du "Neptune" d'un ancien hôtel de la rue Saint Etienne des Tonneliers, avec en surplomb, la curieuse "maison du bourreau". Au n°89, la maison de la photographie, millésimée 1866, dont le premier occupant, Mr Espagnet, fit installer sur



la façade des statues de Niepce et de Daguerre. Cette dernière, ébranlée par les bombardements sera finalement détruite. Au n°102, une belle maison Art Nouveau, à l'emplacement de la tour dite de la Pucelle, où Jeanne d'Arc fut emprisonnée du 25 décembre 1430 au 30 mai 1431, jour de son supplice. La base de la tour, sauvegardée, est toujours visible. Au-delà des boulevards, sur la portion créée en 1925 jusqu'à la gare SNCF, on peut voir l'immeuble Art Déco de la Direction Régionale des PTT, achevé en 1933, œuvre de Pierre Chirol, près duquel avait été installé un abri anti-aérien allemand. Dans le même style et de l'autre côté de la rue, l'un des rares édifices contemporains classé "Monument Historique" mérite l'attention. Il s'agit du "Métropole", premier café existentialiste Rouennais, où aimaient se retrouver Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre dans les années 1932-1936.

Au final, cette artère, riche en patrimoine du XIX^e siècle, si longtemps boudé et décrié, aurait pu se



présenter sous un aspect moins rigide si l'on avait fait fi de contraintes urbanistiques réelles ou supposées à l'époque de la reconstruction. Certaines démolitions, sans revenir sur celle de l'église Saint-Vincent, ont été mal appréciées par les rouennais lors de la surélévation des quais et du bas de la rue en 1949, dans un quartier devenu mort. Ils se souviennent entre autres du transfert de la librairie Lestringant, l'une des plus vieilles de la ville, et regrettent que la succession des nouvelles barres d'immeubles, parallèles à la Seine, ait condamné l'accès naturel sud-nord conduisant à la place du Vieux Marché, si fréquenté par les matelots en goguette

chers à Mac Orlan.

Jadis/Aujourd'hui : la rue Jeanne d'Arc



La rue Jeanne d'Arc dans les années 1940 (carte postale).



Illustration 1: La rue Jeanne d'Arc aujourd'hui (photo prise par Bruno Girault).

Nous sommes ici dans la partie de la rue Jeanne d'Arc qui est comprise entre la rue des Bons Enfants et la rue Jean Lecanuet. Nous apercevons au fond, au centre des photographies, les arbres du square Verdrel, et encore plus loin, la gare. Nous pouvons remarquer que très peu de changements ont eu lieu entre ces deux photos, cette partie de la rue ayant été épargnée par la guerre. Dans la première image, nous voyons sur la route les rails de tramway, qui ont maintenant disparues.